

entretien avec Jan FABRE

Depuis votre dernière création collective, *L'Histoire des larmes*, au Festival d'Avignon 2005, il s'est passé plus de trois années. Qu'est-ce qui, pendant ce temps, vous a donné l'envie de cette *Orgie de la tolérance* ?

Il y a plusieurs raisons à ce spectacle, qui est devenu pour moi, et pour nous tous au Troubleyn, un enjeu important. D'abord la banalisation de l'extrême-droite, notamment ici, à Anvers. Tout le monde s'est mis à parler avec elle, à la considérer comme un partenaire possible dans le jeu politique, culturel, social, même si elle reste évidemment sulfureuse. Mais on a l'impression que c'est presque une excitation pour les élites politiques ou médiatiques. Parler avec l'extrême-droite procure le petit frisson supplémentaire, celui de parler avec les « vrais gens ». C'est presque faire une bonne action. Pour moi, c'est typiquement une « orgie de tolérance ». À force d'être tolérant, on finit par supporter tout et n'importe quoi, parce que chacun à droit à son respect... On a décidé de traquer les effets pervers de cette tolérance, brandie comme la valeur absolue de la démocratie occidentale et qui est aussi l'occasion de toutes ses dérives, les pires comprises. C'est la même chose pour le sexe, notamment à la télévision. La pornographie, c'est le mal absolu et en même temps, la société crée un espace de tolérance, bien délimité, comme des « camps de sexe » : des chaînes spéciales, des sites spéciaux, où tout est contrôlé et normalisé mais offert à foison, par catégories précises et pour tous les goûts. Comme un masque placé sur le sexe, afin qu'il ne déborde plus dans la vie normale, qu'il soit bien cantonné et qu'il rapporte le plus possible d'argent. Le sexe permet à la fois des discours très moralisateurs et des profits immenses et c'est la même société occidentale qui tient ces deux discours. Je ne sais pas comment on peut accepter cette hypocrisie. Et de nouveau, tout cela est fait au nom de la tolérance.

Le personnage central de votre « orgie » n'est-il pas le canapé Chesterfield ?

Le Chesterfield est l'emblème du spectacle. Je suis également parti de cette vision : confortablement assis sur un Chesterfield, on regarde la télévision. Le cul sur un fauteuil de luxe, les sens sont pris en otage et on accepte tout, on n'a plus aucun regard critique. La douceur confortable et le luxe voluptueux du Chesterfield autorisent le fait de voir les pires horreurs et de raconter les pires âneries. Toutes les images et tous les discours sont possibles, du moment qu'on a son cul bien au chaud dans le cuir rembourré ! L'idée était de faire une sorte de ballet de Chesterfield, en montrant de quoi les hommes et les femmes sont capables, et en leur faisant subir les pires outrages. Pas de tolérance avec la tolérance, c'est cela l'orgie de tolérance...

Il y a une dimension de farce très importante et réjouissante dans votre spectacle...

C'est essentiel. Les Monty Python, dont je suis un fan depuis toujours, sont un des points de départ du spectacle. On a travaillé avec leurs films, les plus connus comme certains sketches plus rares, en les visionnant et en improvisant à partir de leur jeu spécifique, le non-sens, la critique virulente et subversive, leur manière d'en faire trop, d'être dans une orgie permanente de rire. On a également regardé des films de Buñuel, et puis fait circuler et lu des textes de Umberto Eco, comme son *Histoire de la beauté*. La première scène du spectacle, la « performance sexuelle », le concours masturbatoire, vient assez directement de cette inspiration farcesque. Un homme doit avoir tant d'éjaculations, une femme tant d'orgasmes, pour être dans la norme du bien-être et du plaisir dictée par les médias, cette sorte de dictature du bonheur. On tente de pousser cela jusqu'à l'absurde dans ce concours de sexe. Je suis un homme très à son aise dans la farce, dans l'outrance burlesque. Ce spectacle est un manifeste, il réunit beaucoup de choses qui me semblent importantes : la performance, le rire, la politique, la polémique.

Quel est votre ennemi ?

L'ennemi c'est la mode, celle qui récupère tout. La mode qui récupère le Che Guevara et le transforme en une icône creuse, une pure apparence vidée de son sens révolutionnaire.

Vous reprenez ici un thème qui vous est cher : la critique de la société de consommation.

Il y a beaucoup de thèmes et de références dans *Orgie de la tolérance*, c'est un spectacle foisonnant. La période des années 60, qui est celle de la critique de la société de consommation, des happenings subversifs, des actions de groupes radicaux dans les supermarchés, fait partie du spectacle. Le moment où les femmes « accouchent » de leurs courses dans leur caddie aurait pu être l'une de ces performances ou l'une de ces actions. Mais cette période est aussi présente par la musique, les chansons, les images pop. Elle n'est pas la seule. Visuellement, c'est un mix, mais philosophiquement, c'est Herbert Marcuse.

On trouve aussi une certaine influence du cinéma.

Kubrick est là, par sa mise en scène, ses fétiches, sa violence, son côté épique. Par exemple, dans ce moment qu'on appelle entre nous la « danse des caddies », où je reprends la musique de *2001, l'odyssée de l'espace*. Mais il y a aussi des citations de *Portier de nuit* de Liliana Cavani ou de certains Godard, comme *Tout va bien*.

Comment travaillez-vous ensemble ?

On regarde des films, on lit ensemble des textes, parfois à la table. C'est un travail d'abord collectif. Puis je m'isole pour écrire

un texte de base, que je donne aux neuf acteurs et on reprend tous ensemble dans un troisième moment, où la part d'improvisation est très importante. Ce qui se dit et se montre dans *Orgie de la tolérance* appartient à tout le monde et résulte de ces trois moments assez différents de travail, seul ou en commun.

La musique joue un grand rôle dans le spectacle...

Le travail avec Dag Taeldeman est vraiment intéressant. Il est jeune, il fait tout et il me connaît par cœur, donc il sait exactement ce que j'attends et comment intervenir, à quel moment, sur quel registre. On se comprend au quart de tour et c'est stimulant d'élaborer un spectacle ensemble comme *Orgie de la tolérance* où il y a beaucoup de moments musicaux, même des chansons. Il compose la musique à partir des textes qu'il entend et des répétitions. Pour les chansons, il écrit d'abord des paroles en fonction de ce que nous attendons, les acteurs-chanteurs et moi-même, puis compose la mélodie.

Dans *Orgie de la tolérance*, on a l'impression d'une grande variété d'ambiances et de genres.

Nous sommes partis de cette idée : Comment passer, d'un coup, du burlesque au pathétique, au tragique, puis revenir soudain à la farce ? De même, il y a beaucoup de vide et de solitude, puis, brusquement, ils sont neuf sur scène à se déchaîner. Les contrastes sont importants dans ce spectacle pour lequel la télévision est un objet à investir autant qu'un défouloir. Je comparerais donc cette diversité à une sorte de zapping, comme si le spectateur avait une télécommande et se retrouvait devant un flux continu d'ambiances très différentes, même contradictoires. Le flux des images, c'est ça. La manière d'écrire et de construire le spectacle a suivi ce phénomène de zapping entre différents styles, comme une combinaison de plusieurs genres, registres, sur une scène qui reste tout de même celle de la farce : c'est une *commedia dell'arte* qui tournerait mal.

La dimension de pamphlet, avec sa virulence, est cependant très présente...

Le principal était que tout le monde en prenne pour son grade. Il fallait que personne n'y échappe...

Pas même vous...

Bien sûr ! Cela aurait été complètement hypocrite que je ne sois pas dans le système. Ça commence très loin de moi, puis ça se rapproche, ça m'évite, et puis d'un coup je suis au centre des attaques et des insultes. Il était nécessaire que cette violence se retourne contre moi, car je fais aussi souffrir mes acteurs. Tous les clichés sont mis en pièces, et je suis moi-même devenu une figure type, un cliché. Je reçois des subventions. Je suis dans le système des arts, dans la société du spectacle, comme une sorte de bouffon, c'est à dire un personnage qui y joue un rôle. Tant que l'esprit de sérieux ne m'envahit pas trop et que je peux faire cela, me remettre en cause avec un peu d'humour, c'est que mon inspiration n'est pas complètement éteinte.

Propos recueillis par Antoine de Baecque pour le Festival d'Avignon 2009